

Francophonies d'Amérique



L'identité dans un milieu minoritaire : enquête auprès de la jeunesse franco-américaine de Berlin, au New Hampshire

Éric Joly

Numéro 12, automne 2001

Jeunesse et société francophone minoritaire en mouvance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1005146ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1005146ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Joly, É. (2001). L'identité dans un milieu minoritaire : enquête auprès de la jeunesse franco-américaine de Berlin, au New Hampshire. *Francophonies d'Amérique*, (12), 71–81. <https://doi.org/10.7202/1005146ar>

L'IDENTITÉ DANS UN MILIEU MINORITAIRE : ENQUÊTE AUPRÈS DE LA JEUNESSE FRANCO-AMÉRICAIN DE BERLIN, AU NEW HAMPSHIRE

Éric Joly
Département de géographie
Université d'Ottawa

La thèse que nous préparons constitue une réflexion sur l'identité en milieu minoritaire. Le milieu en question est la ville de Berlin, au New Hampshire, lieu d'immigration de nombreux Canadiens français au milieu du XIX^e siècle, attirés là par l'industrie des pâtes et papiers. Comme méthode, nous avons privilégié l'enquête au moyen d'un questionnaire. Le groupe ciblé est la jeunesse franco-américaine (15-19 ans) qui, par son témoignage, livre une information précieuse sur la définition de soi et l'appartenance en milieu minoritaire franco-américain.

La Grande immigration : naissance des communautés franco-américaines

De 1850 à 1930, environ 900 000 Canadiens français ont quitté le Québec pour les États-Unis (Roby, 1990, p. 57). Ces émigrés se sont dirigés majoritairement vers les six États de la Nouvelle-Angleterre. Plusieurs raisons expliquent cette migration, la plus importante étant de nature économique : travailler dans une manufacture de textile et obtenir un chèque à toutes les semaines se comparait avantageusement au travail agricole saisonnier et instable économiquement. Avec les années, de nombreuses communautés francophones prirent naissance au pays de l'Oncle Sam. En 1900, 33 000 Canadiens français vivaient à Fall River (Massachusetts), 23 000 à Manchester (New Hampshire) et 13 300 à Lewiston-Auburn (Maine) (Roby, p. 63). Dans toutes ces villes, on trouvait des concentrations canadiennes-françaises, soit des « petits Canadas » avec des églises, des écoles et des quotidiens de langue française.

La diminution de l'émigration aux États-Unis vers 1930 a eu pour effet d'affaiblir la vitalité de bien des communautés franco-américaines. Le krach de 1929 entraîna la fermeture de nombreuses manufactures et l'émigration massive des Canadiens français cessa, ce qui vint mettre un terme à l'afflux de nouveaux arrivants dans la région. Le tarissement de l'immigration isola les Franco-Américains et amena, au fil des ans, une diminution de leurs contacts avec le Québec, ce qui les rendit plus susceptibles de s'assimiler. Après les fermetures des manufactures – qui étaient la raison d'être des communautés

franco-américaines, la population franco-américaine se dispersa sur tout le territoire et les communautés « tricotées serrées » commencèrent à s'effriter. C'est aussi à partir de ce moment que la Franco-Américanie commença à perdre ses points d'ancrage, soit ses écoles, ses journaux et ses églises.

Cependant, certaines concentrations franco-américaines subsistent toujours. Le recensement des États-Unis de 1990 indique que 359 949 personnes habitant en Nouvelle-Angleterre parlent français à la maison. À l'échelle de la région, cela représente 3 % de la population.

Tableau 1
Population « française » de la Nouvelle-Angleterre, 1990

État	Population de 5 ans et plus	Population de plus de 5 ans parlant français à la maison (pourcentage du total)	Population de plus de 5 ans d'origine ethnique française (pourcentage du total)
Maine	1 142 122	81 012 (7 %)	336 227 (27 %)
New Hampshire	1 024 621	51 538 (5 %)	324 569 (29 %)
Vermont	521 521	17 171 (3 %)	166 697 (30 %)
Massachusetts	5 606 751	124 973 (2 %)	946 630 (16 %)
Connecticut	3 060 000	53 586 (2 %)	371 274 (11 %)
Rhode Island	936 423	31 669 (3 %)	206 971 (21 %)
TOTAL	12 291 438	359 949 (3 %)	2 352 368 (18 %)

Source : Table ED 90-6, Languages Spoken at Home by Persons 5 Years and Above, 1990 Census of the United States.

Le recensement révèle également que dans le comté de Coos, le comté le plus au nord de l'État du New Hampshire, 20,9 % des 32 584 résidents parlent français à la maison, soit une personne sur cinq. C'est dans ce comté que se trouve Berlin, une ville d'environ 12 000 habitants dont 40 % affirment parler français à la maison.

Berlin (New Hampshire) : une ville érigée par l'industrie forestière

Berlin est située le long de la rivière Androscoggin, à proximité de la région des Montagnes blanches, et à 105 kilomètres de la frontière québécoise. C'est l'industrie forestière qui est à l'origine de la fondation de la ville. Au milieu du XIX^e siècle, la compagnie H. Winslow & Co. obtient le droit d'exploiter les chutes de la rivière Androscoggin : aussi y établit-elle une scierie peu après¹. La société prendra le nom de Berlin Mills Company puis celui de Brown Company en 1917. La croissance de l'entreprise se fera parallèlement avec celle de Berlin.

C'est au début du ^{xx}e siècle que le rythme de développement de la ville s'accélère. Berlin devient alors un centre industriel particulièrement achalandé. Un grand nombre de personnes s'y établissent alors, entre autres des Norvégiens, des Italiens, des Irlandais et des Russes, ce qui contribuera à la croissance d'une population multiculturelle qui atteint 20 000 âmes dès 1930². Les Canadiens français, qui délaissent en grand nombre leurs terres agricoles au Québec pour venir s'établir dans cette ville prometteuse vers le début du ^{xx}e siècle y laisseront eux aussi leurs marques.

Des données démographiques montrent que la population de Berlin se chiffrait à 15 256 âmes en 1970³. Depuis, la population a beaucoup diminué. En 1997, elle s'établissait à 11 928, soit un effectif comparable à celui du début du ^{xx}e siècle. Au cours des trente dernières années, la population a donc chuté dramatiquement de 21,8 %. L'hypothèse la plus probable pour expliquer cette chute est la réorientation de l'économie nationale : d'une économie d'extraction des matières premières, on est passé à une économie de services et d'information. Ces changements incitent quantité de jeunes à quitter la région afin de se dénicher un emploi ailleurs. Notre enquête met l'accent sur les jeunes qui habitent Berlin, mais paradoxalement, ce sont ces derniers qui quittent la ville quand le moment est opportun. En 1997, le pourcentage de la population âgée de trente ans ou plus se chiffrait à 61,8 %. Bref, ces chiffres montrent clairement le vieillissement et la diminution de la population de la ville.

Pourquoi choisir Berlin comme terrain de recherche?

D'emblée, Berlin nous a semblé un choix judicieux comme terrain de recherche sur ce qu'il advient des communautés franco-américaines. Parmi les raisons qui ont motivé notre choix, il y a d'abord le fait que 40 % de la population de Berlin parle français à la maison et que 65 % de la population dit être d'ascendance française ou canadienne-française. En dehors du nord de l'État du Maine, cette ville est celle où on trouve le plus grand nombre de personnes qui affirment parler français à la maison, en Nouvelle-Angleterre. Également, la proximité de la frontière québécoise s'avère un fait intéressant et il sera révélateur d'en mesurer l'effet sur les identités. Un autre facteur qui explique notre choix est l'isolement relatif dans lequel vit cette petite ville industrielle, dans le nord du New Hampshire. Est-ce que cet isolement peut servir à expliquer en partie pourquoi, en 1990, deux personnes sur cinq y parlent encore le français à la maison ?

Aujourd'hui, on ne célèbre qu'une messe par mois en français à la paroisse Good Shepherd. En dépit du pourcentage élevé de Franco-Américains dans la ville, il n'y a plus d'écoles françaises ou bilingues à Berlin. L'école secondaire Notre-Dame, la dernière école bilingue, a fermé ses portes en 1972. On donne cependant des cours de langue et de littérature françaises à l'unique école

secondaire de l'endroit. Ces cours s'inscrivent dans la catégorie « World Languages ». En ce qui concerne les médias, il n'y a pas de journal de langue française à Berlin, mais on peut y capter un poste français, soit Radio-Canada.

La problématique : l'identité des jeunes

Le thème fondamental qui anime notre démarche est l'identité de la jeunesse franco-américaine habitant Berlin. Afin d'en arriver à mieux comprendre ce concept, nous examinerons plusieurs éléments constitutifs de l'identité, soit la langue, la culture, le milieu, etc. Au premier plan, qu'est devenue la culture franco-américaine depuis l'affaiblissement des « petits Canadas » ? Existe-t-elle toujours ? Quel est l'effet du milieu sur l'appartenance et l'identité ? Quel rôle y joue la langue ?

Plus spécifiquement, nous désirons savoir comment se définissent aujourd'hui les adolescents qui sont d'ascendance française. Comment interprètent-ils leurs racines francophones ? Quelle place réservent-ils à la langue et à la culture françaises ou canadiennes-françaises dans leur vie quotidienne ? Dans quel contexte utilisent-ils le français ? Entretiennent-ils des rapports privilégiés avec le Québec, avec des membres de leur famille habitant au Canada ? Ainsi, notre recherche vise non seulement ceux qui parlent français mais aussi les Franco-Américains qui ne parlent pas le français mais qui s'identifient à la culture. Avec l'intérêt grandissant pour la généalogie et la présence des nombreux festivals consacrés à la langue et à la culture françaises, bon nombre de Franco-Américains affichent maintenant, plus que jamais, leur fierté ethnique. Bref, le thème de l'identité suscite une multitude de questions.

En nous attachant à la jeunesse franco-américaine de la ville de Berlin, au New Hampshire, nous cherchons à cerner les éléments sur lesquels s'articule l'identité franco-américaine. Nos thèmes principaux de recherche sont la place qu'occupent la langue et la culture françaises dans la vie de ces jeunes et la façon dont cela contribue à façonner leur identité.

Pourquoi mener une enquête sur les jeunes ?

La jeunesse franco-américaine est la cible de notre enquête, parce que sa perspective permettra de mieux comprendre l'aboutissement du fait français en Nouvelle-Angleterre. En interrogeant la jeunesse, nous percevrons mieux ce qu'est devenue la communauté franco-américaine dans un contexte moderne et les nouvelles formes qu'adopte sa culture. Nous voulons savoir comment les jeunes se positionnent aujourd'hui par rapport à leur identité culturelle.

De plus, nous voulons en apprendre davantage sur les jeunes, car ce sont eux qui façonneront le visage futur de la communauté franco-américaine. À une plus grande échelle, nous faisons l'hypothèse que l'identité culturelle des jeunes de Berlin ressemble à celle des jeunes d'autres communautés franco-américaines qui, à leur tour, sont héritiers de la culture franco-américaine; voilà qui donne une plus grande portée à notre travail. Normand Charest,

Franco-Américain militant né à Berlin, croit qu'il est plus facile aujourd'hui que par le passé d'aborder le sujet de l'héritage francophone avec la jeunesse franco-américaine.

I think it's going to be easier getting through to today's kids than it would ever have been for my generation [1940-1950]. And the reason for that is that they were not shamed in the process. Today in the American society you are not shamed because of that. So these kids today don't carry that baggage, do not have that anger⁴.

Le questionnaire

Comment assurer des réponses à toutes nos questions ? Comment recueillir l'information que nous cherchons ? Pour y arriver, nous avons privilégié l'enquête par questionnaire. Nous croyons que cet outil de recherche nous permettra de mieux découvrir les valeurs et attitudes de la jeunesse franco-américaine et de jeter la lumière sur ce qui contribue à son identité. Avant de procéder à la rédaction de notre questionnaire, nous avons fait une analyse exhaustive d'enquêtes similaires et nous avons passé au crible les questionnaires sur lesquels elles étaient basées. Nous en avons retenu huit, réalisés dans le but d'approfondir les connaissances sur des communautés franco-américaines et canadiennes-françaises⁵. Ceux-ci nous ont largement inspiré.

Notre questionnaire contient six grands volets. La première section porte sur l'identité du répondant. La deuxième section contient des questions qui se rapportent à sa famille. On y trouve des questions sur le lieu de naissance des parents, le lieu de résidence de la parenté au Canada, etc. La troisième section porte sur les pratiques langagières. Ici on trouve des questions sur l'usage du français par le répondant : parlez-vous français ? avec qui ? dans quel contexte ?, etc. La section suivante se rapporte aux médias. Nous tentons ici de mesurer l'intérêt porté, par exemple, à Radio-Canada, accessible à Berlin. La cinquième section est destinée à explorer les attitudes à l'égard de la langue française. Enfin, la question de l'identité fait l'objet de la dernière partie du questionnaire.

L'enquête menée et la création du groupe « franco-américain »

Le 13 novembre 2000, 342 étudiants de la 9^e à la 12^e année de l'école secondaire de Berlin ont rempli notre questionnaire en classe. De ce nombre, 338 questionnaires ont été retenus, parmi lesquels 255, soit 75 %, sont le fait de répondants appartenant vraisemblablement à la communauté franco-américaine. Nous avons inclus dans ce groupe tous les cas dont au moins un des deux parents parle un peu le français⁶.

Tableau 2
« Est-ce que vos parents parlent français? »

		Mère				
		non	un peu	oui	Total	
Père	non	24,6 (83)	9,5 (32)	9,5 (32)	43,6	(147)
	un peu	8,6 (29)	4,7 (16)	6,2 (21)	19,5	(66)
	oui	11,8 (40)	8,9 (30)	16,3 (55)	37,0	(125)
	Total	45,0 (152)	23,1 (78)	32,0 (108)	100,00	(338)

Le tableau 2 décrit le profil de ces répondants que nous avons inclus dans le groupe « franco-américain ». À première vue, on remarque dans ce tableau que les deux plus forts pourcentages, en dehors des totaux, représentent des situations diamétralement opposées. Dans 24,6 % des cas, ni la mère ni le père ne parlent français. À l'autre extrême, dans 16,3 % des cas, les deux parents parlent français. Ce tableau révèle également que le père est plus susceptible de transmettre la langue française que la mère. En effet, 37 % des pères parlent français comparativement à 32 % des mères. D'emblée, cela apparaît curieux, puisque c'est généralement la mère qui transmet sa langue en milieu minoritaire. À notre avis, c'est l'industrie du bois qui explique ce phénomène. Cette industrie est la raison d'être de Berlin et elle emploie bon nombre d'hommes dans la région. L'exploitation forestière engendre beaucoup de va-et-vient entre le Québec et les États de la Nouvelle-Angleterre. Sans aucun doute s'agit-il là d'un des facteurs qui contribuent à maintenir la connaissance du français chez certains Franco-Américains de Berlin. Également, il est plus facile pour un individu de conserver sa langue « minoritaire » dans le domaine de l'extraction des matières premières que dans un domaine des secteurs secondaire ou tertiaire, où l'interaction avec autrui augmente et où la connaissance de la langue de travail (le plus souvent l'anglais) s'impose.

La langue parlée : comparaison entre les générations

Trois questions portent directement sur le français langue parlée. On demande successivement au répondant si sa mère, son père et lui parlent français. Ces questions livrent des résultats fort intéressants, qui permettent des comparaisons intergénérationnelles. Il ne faut pas oublier cependant, que les réponses à ces questions sont basées sur les perceptions des répondants. Elles permettent donc de comprendre comment ces derniers se représentent la réalité.

Figure 1

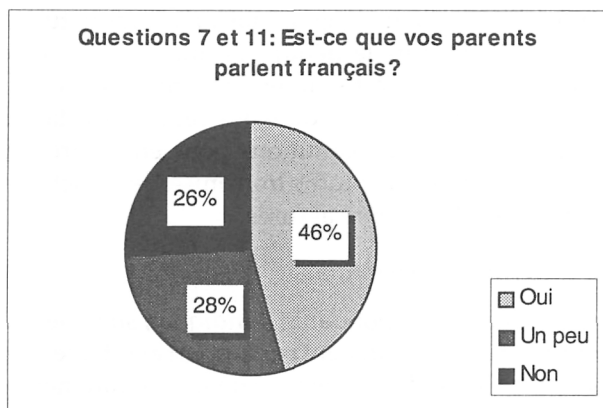
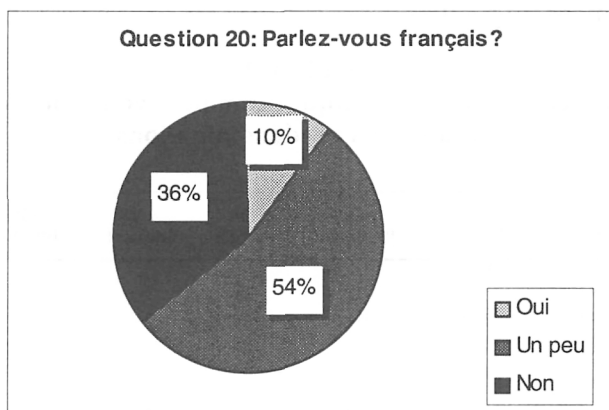


Figure 2



Comme l'indique la figure 1, chez les 510 adultes (les parents des adolescents faisant partie du groupe « franco-américain »), 46 % parlent français, 28 % connaissent un peu le français tandis que 26 % ne parlent pas cette langue. Chez les adolescents, par contre, les proportions ne sont pas les mêmes, puisque seulement 10 % des répondants disent parler français. Cependant, 54 % d'entre eux déclarent connaître un peu le français mais 36 % ne parlent pas cette langue. Ces chiffres témoignent hors de tout doute du recul de la connaissance et de l'utilisation de la langue française d'une génération à l'autre. Entre la génération des parents et celle des adolescents, le pourcentage de ceux qui parlent français chute de 36 %, alors que le pourcentage de ceux qui ne parlent pas français grimpe de 10 %.

À Berlin, la génération des parents est souvent perçue comme étant la dernière génération à connaître le français. Ce fait nous a été réitéré à maintes

reprises lors de nos entrevues et de nos entretiens avec des chefs de file de la communauté franco-américaine. Plusieurs personnes de cette génération ont reçu une éducation dans les deux langues, jusqu'à la fermeture de la dernière école bilingue, en 1972. Depuis le début des années 1970, cependant, il ne reste plus une seule institution à Berlin en mesure d'assurer la préservation du français. La conséquence se voit dans les réponses à la question sur le français, langue parlée. Faute d'institutions pour en assurer le maintien, la langue française est maintenant plutôt transmise de bouche à oreille entre générations. Sa survie est loin d'être assurée.

L'identité des jeunes franco-américains

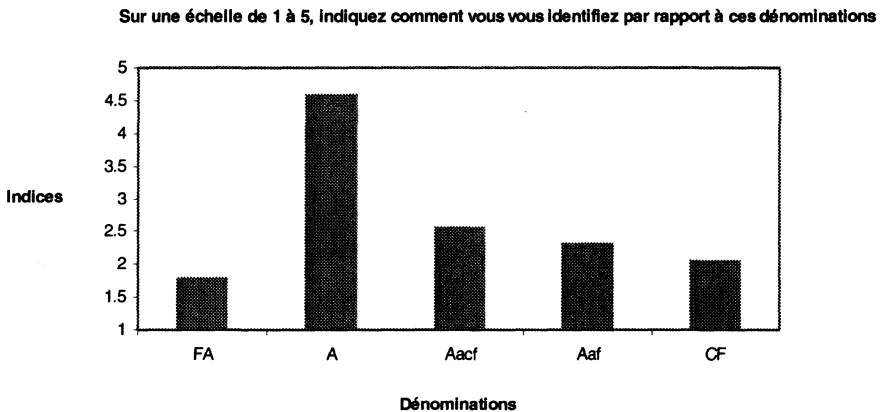
Nous avons demandé aux répondants d'indiquer, sur une échelle graduée allant de 1 à 5, comment ils s'identifiaient par rapport à certaines dénominations. Ils devaient nous dire s'ils s'identifiaient « jamais », « rarement », « parfois », « souvent » ou « toujours » à une dénomination donnée. Il y avait cinq dénominations en tout, soit : Franco-Américain (FA), Américain (A), Américain d'ascendance canadienne-française (Aacf), Américain d'ascendance française (Aaf) et Canadien français (CF).

Tableau 3
**« Sur une échelle de 1 à 5, indiquez comment vous vous identifiez
par rapport à ces dénominations »**

Dénominations	(1) Jamais	(2) Rarement	(3) Parfois	(4) Souvent	(5) Toujours	Total (%)
Franco-Américain (FA)	59.4	16.4	13.5	5.3	5.3	99.9
Américain (A)	4	2.4	3.6	7.6	82.4	100
Américain d'ascendance cana- dienne-française (Aacf)	39.3	13.9	14.8	15.2	16.8	100
Américain d'ascendance française (Aaf)	42.9	16	21	11.8	8.4	100.1
Canadien français (CF)	55.5	10.6	13.6	11.4	8.9	100

Le tableau 3 ne suscite pas de grandes surprises. Les jeunes de Berlin d'ascendance française sont bel et bien Américains. Cependant, la majorité de ces 255 répondants possèdent une identité hybride. À titre d'exemple, 32 % des répondants affirment également s'identifier souvent ou toujours à la dénomination « Américain d'ascendance canadienne-française ». De plus, un étudiant sur cinq s'identifie souvent ou toujours aux dénominations « Américain d'ascendance française » et « Canadien français ». Cependant, la dénomination « Franco-Américain » n'est pas très populaire chez les jeunes. La « vieille » génération et les anciens chefs de file de la Franco-Américanie ont privilégié cette dénomination, mais l'attitude des adolescents révèle une rupture idéologique. La francité dans les dénominations occupe maintenant un rôle passif chez la « jeune » génération.

Figure 3



(FA = Franco-Américain; A = Américain; Aacf = Américain d'ascendance canadienne-française; Aaf = Américain d'ascendance française; CF = Canadien français)

La figure 3 est une représentation visuelle du tableau 3. D'emblée, on remarque qu'avec un indice de 4,6, la dénomination « Américain » l'emporte, ce qui se traduit par le fait que la très grande majorité des 255 répondants s'identifient presque toujours à cette appellation. Cependant, la dénomination la moins utilisée est celle de « Franco-Américain », qui n'obtient qu'un indice de 1,8. Les répondants ne l'utilisent « jamais » ou l'utilisent « rarement ». En dernier lieu viennent les trois autres dénominations qui sont utilisées « rarement ».

Synthèse et discussion

Notre étude souligne le clivage qui persiste entre la « dernière génération de francophones » et la nouvelle génération « américaine » au sujet de la langue française et la culture franco-américaine dans la ville de Berlin, au New Hampshire.

Ceux qui font partie de la dernière génération de francophones ont fréquenté des écoles bilingues aux niveaux primaire et secondaire. Cependant, les possibilités d'éducation en français ont disparu en 1972 par suite de la fermeture de l'école secondaire Notre-Dame, ce qui a coupé le souffle à la communauté franco-américaine et marqué le début d'une nouvelle étape pour les Franco-Américains habitant Berlin. À partir de ce moment, la survivance de la langue française et de la culture franco-américaine n'a plus été assurée par des institutions.

Les résultats de notre enquête démontrent que la majorité des parents des élèves visés parlent encore français, à divers degrés, selon la perception qu'en ont leurs enfants. Mais les jeunes ne le parlent presque plus. Il y a donc un recul dans la connaissance et l'utilisation de la langue française, confirmée par le fait que les jeunes se disent Américains par opposition à leurs parents franco-américains. Bref, certains seront d'avis que la langue française et la culture franco-américaine ou canadienne-française occupent maintenant un rôle presque marginal dans leurs vies.

Cette communauté franco-américaine traverse présentement la période charnière de son histoire. Le clivage qui s'opère entre les générations nous amène à nous poser un ensemble de questions quant à l'avenir de la culture franco-américaine. Enfin, quelle forme prendra la culture franco-américaine si les adolescents parlent à peine le français et s'ils ne s'identifient plus comme Franco-Américains ? La culture franco-américaine sans la langue française, est-ce possible ?

BIBLIOGRAPHIE

ROBY, Yves, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre 1776-1930*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1990.

« Témoignage de Normand Charest », dans *C'est la vie* (émis-

sion radiophonique), CBC Radio 1, Ottawa, le 5 mai 2000.

<<http://venus.census.gov/cdrom/lookup>> : 1990 US Census Data

<<http://www.nhes.nh.us/>

soicc/profiles/berlin.htm> : 1999 New Hampshire Community <<http://schools.ncia.net/berlin.cityhist.htm>> : The History of Berlin.

NOTES

1. <<http://schools.ncia.net/berlin.cityhist.htm>> : The History of Berlin, p. 2.
2. *Ibid.*, p. 3.
3. <www.nhes.state.nh.us/soicc/profiles/berlin.htm> : 1999 New Hampshire Community Profile for Berlin, p. 2.
4. *C'est la vie*, CBC Radio 1, Ottawa, le 5 mai 2000.
5. Édith Bédard et Daniel Monnier, *Conscience linguistique des jeunes Québécois*, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1981; Irène Mailhot Bernard, *Some Social Factors Affecting the French Spoken in Lewiston, Maine*, thèse de doctorat, Pennsylvania State University, 1982; Ann Arbor (Michigan), University Microfilms International, n° 8213292; Roger Bernard, *Un avenir incertain : comportements linguistiques et conscience culturelle des jeunes Canadiens français*, Ottawa, Fédération des jeunes Canadiens français, 1991; Barney Bérubé, « L'ethnicité et la langue des Franco-Américains : inventaire de l'arrière-plan », tiré de sa thèse de doctorat (non publiée), dans *Les Franco-Américains et leurs institutions scolaires*, Worcester (Mass.), Éditions de l'Institut français, 1986; <www.albany.edu/fad/fsurvey.html>, Cynthia Fox, *Sondage sur l'usage de la langue française par les Franco-Américains*, Albany, Département de langues, littérature et cultures, Université de l'État de New York à Albany, 2000; Yvon Labbé, *Franco-American Program Planning Survey*, Orono (Maine), Université du Maine, 1996; Elisabeth G. Schülcher, « L'identité des Acadiens de la vallée du Saint-Jean », thèse de maîtrise (non publiée), Orono (Maine), Université du Maine, 1992; <www.albany.edu/fad/ques.htm> : *Franco-American Database Questionnaire*, Albany, Université de l'État de New York à Albany, 2000.
6. Cependant, puisque notre étude met l'accent sur l'identité, nous avons également jeté un coup d'œil sur les sentiments d'appartenance des parents. Sur les 83 cas qui ont été éliminés dans un premier temps, nous en trouvons 16 dont au moins un des deux parents est perçu par son enfant comme étant partiellement ou totalement franco-américain. Si nous incluons ces cas, cela gonfle le groupe « franco-américain » à 271 répondants, ce qui représente 80 % d'entre eux. Plus tard durant l'étude, nous réviserons nos données à la lumière de ce groupe élargi. Mais pour l'instant, nous définirons le groupe « franco-américain » à partir de la seule présence du français à la maison.